



## François Boddaert

# Pratiquer la vie

*Tant qu'il fera jour*  
Une histoire américaine de Keith Waldrop  
(L'Attente, 2015)

Keith Waldrop est sans doute l'un des poètes américains contemporains les mieux connus et traduits en France ; son épouse Rosmarie aussi. Précision qui n'est pas sans rapport avec *Tant qu'il fera jour* puisque la poétesse, alors jeune femme, paraît dans les pages de cette « *histoire américaine* » – roman (fortement autobiographique) qui se situe de part et d'autre de la Seconde Guerre mondiale, dans cette incertaine Amérique « *dite profonde* », précise le traducteur Paul Keineg. À vrai dire, déambulant page à page dans cette saga familiale assez foudroyante, dominée discrètement par la figure maternelle, on songe par moments à Raymond Carver (son *american way of life* terne et mesquin), à Steinbeck, mais aussi (surtout) à *La conjuration des imbéciles*, l'inclassable et délirant roman de J. K. Toole, tant les personnages de cette vraie-fausse autobiographie font penser aux héros déglingués mais touchants de *La Conjuración*. Et notamment Charles, l'un des deux frères de Keith Waldrop (l'autre étant Julian – la sœur Elaine n'étant pas à négliger non plus !), qui rappelle assez le Don Quichotte de La Nouvelle-Orléans – Ignatius J. Reilly. Mais ici on suit la vie mouvementée de la famille Waldrop d'Emporia à Atlanta, du Kansas (où l'auteur est né en 1932) à la Georgie et à la Caroline du sud. Et Charles passera de la vente de voitures d'occasion à la peinture de toiles mystiques en Californie, après une expérience risquée de « *médecin psychologique* » à Miami...!

Ce qui frappe à travers les tribulations du clan Waldrop, c'est l'abîme entre le rêve américain, dont s'entichent les Européens (notamment), et la réalité la plus médiocre de cette vie faite d'aventures infimes, de menus trafics, d'espoirs de fortune très rarement confirmés. Mais tout autant frappe cette énergique candeur à entreprendre, souvent sur un coup de tête, mais sans se laisser arrêter par les obstacles, quitte à les surmonter à la hussarde et sans trop regarder aux conséquences... Les nombreuses photographies<sup>1</sup> qui parsèment le roman sont autant de témoins de ces vies rêvées terrassées par la rude réalité. Elles offrent pourtant, et souvent, l'imagerie d'un monde malgré tout chaleureux, une manière de *pratiquer* simplement la vie dans des univers multiples et fragiles, mais jamais compassés. Bref, comme un monde d'éternels pionniers naïfs !

Et cette Amérique sans fard baigne, tout au long du roman, dans une quête religieuse bon enfant (très naturelle), d'une église méthodiste à l'autre – n'étaient les excès d'alcool, les crises mystiques, les faillites, les morts... ou de courts séjours en prison. Insistons, pour finir, sur la qualité de la langue de réception, qui allie l'élégance du style à la précision du vocabulaire.

<sup>1</sup> On notera, page 138, la photo du couple Elaine Waldrop et son fiancé Clyde, assis sur un canapé, des rideaux flottants derrière eux, et sur la gauche, au milieu du mur nu, un revolver pendu à un clou !